**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

**Band:** 37 (1899)

**Heft:** 29

Artikel: Lo tserrotton et lè z'âo âo meriâo

Autor: [s.n.]

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-197655

# Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

# Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF: 20.11.2025** 

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

pes les nombreuses sommelières du buffet de l'exposition horticole de 1888, installée sur la place de Montbenon. Après quelques recherches, nous avons retrouvé dans la collection du Conteur de la dite année la boutade qu'on va lire et qui est évidemment celle à laquelle notre correspondant fait allusion:

» Une jolie farce a été jouée, l'autre matin, aux dix gracieuses sommelières, desservant le buffet de l'Exposition, si correctement tenu par M. Cottier de l'hôtel Belle-vue. C'était une demi heure avant que l'entrée fût ouverte au public. Ces jeunes filles caquetajent ensemble autour des tables, lorsqu'on vint tout à coup les avertir qu'on allait les photographier en groupe, dans leur coquet costume de Montreux.

Dans les mains de l'une, on mit un plateau, dans celles d'une autre, une assiettée de sandwichs; une troisième portait une bouteille de Treytorrens; une quatrième une chope de bière, etc., etc.

C'est ainsi qu'elles furent conduites près du jet d'eau, tandis qu'un peu plus loin, un monsieur coiffé d'un chapeau mou, à bords rabattus, comme pour mieux se garantir du soleil, et portant de grandes conserves bleues, se dissimulait derrière son appareil.

Cet appareil, d'un nouveau genre, se composait d'un tabouret, sur lequel on avait placé une caisse à bouteilles, recouverte d'un grand tablier de jardinier.

Le fond d'une carafe simulait l'objectif.

L'arrangement du groupe fut vraiment amusant. Jamais on ne mit à contribution tant de bonne volonté. Jamais la pose n'était assez académique, jamais le sourire n'était assez gracieux. Ici, c'était un bras qu'on arrondissait, une main qu'on retournait, une jambe, un pied qu'on faisait valoir, un chapeau qu'on inclinait légèrement sur l'oreille, etc., etc.

Le tout était à croquer.

- Attention, mesdemoiselles!... que personne ne bouge plus!...

Voyons, voyons, là-bas, vous fermez trop les yeux. Et vous, la tête légèrement inclinée, je vous prie... C'est ça... Immobilité complète... Maintenant, attention: une... deux... trois!... C'est bien, merci, mesdemoiselles.

Le groupe se disperse et le babil commence :

– Oh! pourvu que ça réussisse!

- C'est dommage, je crois que je me suis pincé les lèvres sans le vouloir.
- Louise, tu es une sotte, tu m'as fait rire. — Quel joli souvenir de l'Exposition nous
- aurons là.

- N'est-ce pas... ce sera ravissant!

- Je veux l'envoyer à Victor... Il me trouvera bien dans ce costume... Crois-tu pas?...
  - Tais-toi!... et Charles!...

#### Effet de brouillard.

Le peintre Balissoir, après avoir longtemps cherché sa voie, s'était décidé pour le paysage. Il avait essayé tous les genres, peint des tableaux d'histoire, des tableaux de genre, des scènes d'intérieur; il avait représenté des Vénus, des cruches cassées, des Dianes, des danseuses, des Judith, toujours sans succès.

Peignons la nature, s'était-il dit, il n'y a que cela de vrai, et il était devenu paysagiste. Il cherchait en vain à faire recevoir ses œuvres

au salon.

Sans se décourager, il présentait tous les ans un nouveau paysage qui était impitoyablement refusé. Il caressait sa grande barbe (il portait une grande barbe), déclarait que les membres du jury étaient des crétins et continuait à brosser des couchers de soleil, des levers de lune, des matins, des crépus-

Un chevalet et un pliant sous le bras, sa boîte à couleurs derrière le dos, il errait dans la campagne, en quête de sujets, cherchant l'inspiration.

Cela variait suivant les saisons.

En automne, il peignait des clairières aux arbres jaunis, des bois dont les sentiers étaient jonchés de feuilles, des soleils pâles.

En hiver, il accouchait de villages ensevelis sous la neige, éclairés par un soleil blafard; des paysages désolés avec des arbres chargés de givre, des tourbillons de blancs flocons.

Sa neige ressemblait à du fromage blanc.

Au printemps, il peignait des lilas, des prairies émaillées de fleurs dans lesquelles des petites femmes effeuillaient des marguerites.

En été, il retraçait des scenes de la moisson; il peignait des voitures de foin, des moissonneuses aguichant des moissonneurs, et, ça et là, des meules de paille aux reflets dorés. Ses meules ressemblaient à des mottes de beurre.

Il ne pouvait parvenir à fléchir le jury. Il commençait à prendre de l'âge et le succès ne venait pas; en attendant, il faisait maigre chère.

Ce jour-là, dans son atelier situé au sixième étage, il travaillait mélancoliquement au tableau qu'il préparait pour le salon.

Il représentait « un coin de la Marne. »

Il travaillait flévreusement.

La Marne coulait, paisible, entre deux haies de saules; un pêcheur à la ligne embellissait le paysage; au loin, un moulin à vent déployant ses larges ailes donnait l'illusion du mouvement.

Le ciel, couvert de nuages, semblait présager un orage.

Balissoir s'arrêtait de temps en temps, se reculait, posait une main au-dessus de ses yeux en guise d'abat-jour et contemplait son ouvrage.

Il paraissait satisfait.

— Je crois que je vais leur en boucher un coin, cetté fois, murmurait-il; s'ils ne sont pas contents, e'est qu'ils y mettront du parti pris, c'est qu'ils sont ialoux.

Oh la jalousie, voilà ce qui perd les artistes!

La veille du salon, le « coin de la Marne » était terminé; après avoir donné le dernier coup de pinceau, Balissoir envoya chercher le commissionnaire du coin, un brave Auvergnat qui s'empressa de répondre à son appel.

— Vous allez me porter ceci au salon, dit l'artiste.

— Oui, mochieu, dit l'Auvergnat. Il déposa ses crochets et prit le tableau à pleines

- Faites attention! cria Balissoir, ce n'est pas sec.

- Cha ne craint rien, mes habits sont chales.

— Il s'agit bien de vos habits! L'Auvergnet avait placé le tableau le haut en bas. Oh! que chest choli, dit-il.

Le peintre remit le tableau à l'endroit.

— Chest moins beau comme cha, dit l'Auvergnat; chest presque aussi choli que l'encheigne de mon cougin, le marchand de vins.

Quelle brute! se dit le peintre.

L'Auvergnat chargea le tableau sur ses crochets et placa le tout sur son dos; le peintre lui cuvrit la porte en lui recommandant de prendre les plus grandes précautions.

Deux heures après, l'Auvergnat revint avec le tableau.

Balissoir pálit.

Vous n'avez pas laissé mon tableau ? demanda-

Perchonne n'a voulu le garder.

— Comment cela ?

 Quand je chuis entré, j'ai trouvé de beaux méchieurs décorés qui m'ont arrêté; ils ont regardé l'encheigne; il y en un qui a dit:

« — Quel est le galapia qui a fait cha? » — Chest mochieu Balissoir, rue Campagne-Première, ai-je répondu.

» — Remportez vite cha! qu'il m'a dit. » Il m'a montré la porte et me voilà.

— Quels mufles! s'écria Balissoir.
L'Auvergnat avait pris le tableau.
— Qu'est-che que cha reprégente? dit-il.

Sans doute pour mieux voir, il passa sa manche sur la peinture fraîche.

Balissoir poussa un cri.

Qu'avez-vous fait! s'écria-t-il.

Le paysage ne présentait plus qu'un brouillard

Balissoir s'empara d'une paire de pincettes.

- Misérable! dit-il, retire-toi, ou je ne réponds plus de moi.

- Et ma courche? dit l'Auvergnat. Balissoir lui jeta cent sous et le poussa dehors.

Quand il fut seul, il plaça son œuvre sur un chevalet et il l'examina. Le désastre était complet.

L'Auvergnat, avec sa manche, avait étendu la couleur sur toute la surface du fableau dont on ne distinguait plus le sujet que confusément, comme si une brume épaissse était venue obscurcir le pay-

Balissoir se frappa le front.

— Quelle idée! s'écria-t-il. Il regarda de nouveau le tableau.

- Mais oui, c'est un effet du brouillard épatant! je n'en ai jamais vu d'aussi réussi; je vais le retourner au salon en changeant le titre.

Le lendemain, il renvoya son œuvre au salon en la baptisant : « Effet de brouillard, »

Non seulement les membres du jury ne reconnurent pas la toile qu'ils avaient refusée la veille, mais ils s'extasièrent devant le paysage de Balissoir. — C'est merveilleux! s'écria le président du jury.

C'est renversant, répétèrent en chœur les jurés.
Jamais on n'a vu un effet de brouillard pareil;

c'est la réalité même. — Par quel procédé inconnu l'auteur a-t-il pu ar-river à un pareil résultat ?

- C'est un chef-d'œuvre!

- Messieurs, ajouta le président, c'est un maître qui se révèle.

Le tableau fut reçu à l'unanimité.

Quand Balissoir apprit la nouvelle, il battit un

Enfoncé le jury! s'écria-t-il.

Il fit le tour des cabarets de Montmartre pour apprendre la bonne nouvelle aux camarades

J'expose cette année, disait-il modestement.
Pas possible, disaient les uns.
Tu es reçu? demandaient les autres, incrédules.

- Comment, si je suis reçu! protestait Balissoir.

- Tous mes compliments, mon cher.

Et les bons petits camarades enrageaient. Balissoir connut les joies du succès.

Ce fut bien autre chose quand le salon fut ouvert; sa toile fit fureur. Chacun s'extasiait devant ce brouillard d'un réalisme saisissant; les maîtres dé-taillaient l'œuvre, cherchant à l'expliquer, unani-mes pour l'admirer. Balissoir, inconnu la veille, était célèbre.

La critique n'eut que des éloges et le peintre obtint une médaille de deuxième classe.

Il était arrivé: il donna un dîner à ses amis dans un restaurant célèbre de Montmartre: Au Rat pelé.

Il oublia d'inviter l'Auvergnat.

L'ingrat.

Dès lors, Balissoir fut condamné à peindre des effets de brouillard; il eut beau faire, il .ne put en réussir un deuxième. La critique lui rappelait toujours le premier; il devint pour lui ce qu'est pour Paladilhe cette délicieuse romance de *Mandolinata* qu'on lui jette toujours à la tête.

Où sont les brouillards d'antan ? s'écriaient les critiques; refaites-nous-les.

Désespéré, Balissoir refit son tableau des bords de la Marne et passa sa manche dessus; hélas! l'Auvergnat n'était plus là, il n'en résulta qu'une immense tache.

Il y a des chefs-d'œuvre que l'on ne recommence

Balissoir est mort fou.

EUGÈNE FOURRIER.

## Lo tserrotton et lè z'âo âo meriâo.

On est rudo mau fottu quand on a mau dremi âobin quand on a étâ d'obedzi dè passâ tota 'na né sein poai pi férè on sonno! Lo leindéman on est tot regregni et tot grindzo, on s'étirè et on bâille qu'on dianstre tota la djornâ, enfin quiet on est mau à se n'èze et n'ia rein que vo remettè atant què 'na bouna pionçaïe dézo lo lévet.

Férè dinse on iadzo per an, la né dâo bounan, va onco; mà, quand faut, coumeint bin dâi dzeins que ia, passâ totès lè nés blliantsès et s'escormantsi à travailli coumeint on négre dza lo leindéman, faut don pas s'ébahy se lo sonno vo preind et que vo vo mettà à sonicà bin adrai se vo restâ pi 'na menuta sein budzi ni rémoà.

Ora, vo sédès què pè la Brouye n'ont quasu

ni vegnès et ni resins (hormi dài resins dè rattès) adon l'ont coutema d'alla après veneindzès atsetà lào vin dein lo défrou, sai pè Lavaux, sai pè la Coûta. Et, quand l'est lo momeint, faut vairè cé commerço : du Payerne tant qu'ià Oùron on ne reincontrè què tserottons avoué duès et mimameint trai fustes su lào tsai; dzos et nés sont ein route po avâi pe vito fé et po arrevâ dè boun'haorè ïo vont tserdzi; vo pâodès don bin comptà que, quand l'ont fé cé trafi on part dè senannès, cllião pourro tserrottons dussont être rudo mafi et lão z'égâ assebin, kà bin soveint sont d'obedzi dè dremi pè tieu on part dè dzo dè suite. Que volliai-vo, quand pressè, sè faut budzi!

On gaillâ dè pè Payerne que tserrottavè l'âuton passa po cauquiès carbatiers dè l'eindrai avai étà tserdzi on dzo pè Grandvaux. N'avâi rein dremi lè dzos dévant et l'étâi parti dè Payerne pè vai la minè po arrevà dè bon matin. Ein revegneint contrè Payerne avoué sè fustes, s'arrêtè à Palaizu po baire quartetta et

medzi oquiè, kâ l'avâi rudo fan.

L'eintrè don à la pinta, sè fâ portà demi-litre et démandè à la carbatière se l'avâi oquiè à lâi bailli à medzi.

- Ma fai, dese la pintière, n'ein dinà ia dza grantein ; la soupa vão êtrè fraida...

- Ne vu rein dè soupa, dese lo tserrotton, âi-vo pas oquiè d'autro?

- N'ein dâi z'âo, se cein vo convint?

— Et bin, va po dâi zâo ; boutâ m'ein pi chix ão merião!

La carbatière l'âi portè don son demi-litre et va rallumâ lo fu po l'âi reindzi clliâo z'âo; lo tserrotton bài on verro; mâ, on iadzo achetâ, vouaiquie lo sonno que lo preind et sè met à dondâ su la trabllia et à roncllià po tot dè bon. Son tsapé avâi rebedoulâ perquie bas.

Cauquiès menutès après, vouaiquie la carbatière que revint dè l'hotò avoué lè z'ào dein jena dè clliào z'àssiétès ein fer bllianc à duès manoillès et, quand ve que l'autro droumessâi, sè peinsà dè lo laissi onna vouarba, que l'allâvè astout sè réveilli.

Adon le pousè lè z'âo drai dévant lo tserrotton avoué lo paivro, la sau et tot cein que

La pintière n'eut pas petout veri lè talons que noutron citoyen sè réveillè, tot eintoupena, lè ge à maiti aòvai, et sein pi sè rassoveni ïo lirè, kâ l'avài onco sonno et ne sondzivè perein âi z'âo; mà quand l'a volliu sè redressi, ie cheint que n'avâi rein dé tsapé et coumeint l'apécut oquiè dévant li, l'attrapè l'âssièta âi zâo et se l'abotsè su la téta, creyeint que l'étâi lo tsapé qu'avâi ludzi su la trabllia.

Ma fai, vo vâidès d'ice la mena dè noutron tserrotton et vo pâodès comptâ que cein lâi a fé passà son sonno, kâ lè z'âo, que frecassivont adè l'ai caolavont pertot; l'avai on dzauno qu'avâi lequà drâi su on ge, dâi z'autro avau lo cotson et lè blliancs d'âo s'allietâvont à la tignasse. Faillai vaire cllia frimousse!

L'ont zu on mau dâo tonaire po lâi dépédzi la têta dè tota cllia coffiâ, kâ l'a falliu allâ tantquiâo borné et lâi férè mettrè la tîta dezo la goletta po poâi lo décrassi bin adrai.

Vo pâodès bin comptâ que n'a pas redémandâ dâi zào âo meriâo, mâ s'est dépatsi dè sè reinmodâ contrè Payerne, kâ tot lo mondo dein lo veladzo recaffâvè dza dè cllia farça.

#### STORES Choses scolaires.

L'intéressant article de votre collaborateur Pierre d'Antan, publié sous ce titre dans le numéro du Conteur du 8 courant, m'a remis en mémoire deux jolies petites histoires que je m'empresse de vous communiquer; elles sont absolument authentiques:

C'était à une leçon d'histoire grecque. Le sujet, donné la veille par le maître pour être récité le lendemain, était: Aratus, Agis et Cléomène.

Le manuel d'histoire dont nous nous servions disait, en parlant de Cléomène, que ce roi de Sparte, après avoir été vaincu par les Achécus et les Macédoniens, se réfugia en Egypte pour y implorer l'appui de Ptolémée et que, n'ayant rien pu obtenir de ce roi, il voulut soulever le peuple d'Alexandrie en poussant le cri de « liberté », mais que ce cri ne fit rien sur cette population hébêtée. Il ne fut pas entendu.

Le manuel ajoutait alors que Cléomène se donna volontairement la mort pour échapper aux supplices barbares que ses ennemis allaient lui faire subir.

Un élève, interrogé sur ces faits, qu'il avait étudiés sans doute trop à la hâte, fit alors le récit de la mort de Cléomène en ces termes:

Et Cléomène s'ôta la vie pour échapper à la mort!

Ma seconde histoire s'est passée également à l'école.

C'était le jour de la visite; municipaux, membres de la commission scolaire étaient présents. Les élèves, endimanchés ce jour-là, arrivaient, les uns après les autres, devant une petite table, placée près du pupitre du maître, et autour de laquelle étaient assis quelques-uns de ces messieurs.

On avait déjà fait la lecture et on allait passer à la récitation.

Pour cela chaque élève devait réciter la pièce de vers qu'il avait choisie pour l'examen, cette pauvre poésie, apprise quatre ou cinq semaines auparavant et que le maître, craignant notre peu de mémoire, ne se lassait pas de nous faire répéter.

Un de mes camarades avait choisi pour sujet: Trois jours de Christophe Colomb, cette charmante pièce de Casimir Delavigne et qui débute par ces vers :

En Europe! En Europe — Espérez! — Plus d'espoir! Trois jours! leur dit Colomb, et je vous donne un monde. Et son doigt le montrait, et son œil pour le voir Perçait de l'horizon l'immensité profonde! etc.

L'élève en question, qui passait pour le meilleur déclamateur de la classe, savait cependant sa poesie sur le nout du doigt; mais il fit un four complet en intervertissant les deux parties de phrases du troisième vers.

Avec un geste magnifique et sur un ton théâtral, il récita donc :

Et son œil le montrait, et son doigt pour le voir Perçait de l'horizon l'immensité profonde.

Vous entendez d'ici les éclats de rire de tous ces messieurs et l'hilarité qui se répandit ensuite dans toute la salle.

Liaisons dangereuses. - On compte dans notre langue, dit M. Francis Wey, une foule de liaisons dangereuses qui trahissent l'homme peu familier aux bons usages.

Demandez quelle heure il est à un homme qui vous répond: - Il est onze heures-z-un quart ou onze heures-z-et demie; vous en concluez à l'instant à quelqu'un de petite éducation, et, ce qui est pire, à un sot. Lier les mots avec affectation dans le discours, fut de tout temps le propre de la pédanterie; c'est un défaut de maître d'écriture. Le siècle de Louis XIV était bien plus avare de liaisons que nous. Thomas Corneille, dans une note sur la cent quatre-vingt-dix-septième remarque de Vaugelas, dit qu'on doit prononcer un vin excellent, un dessin admirable, sans faire sentir l'n.

« ... L'abbé d'Olivet, soixante-dix ans plus tard, professait les mêmes opinions: « La pro-» nonciation de la conversation souffre une » infinité d'hiatus; pourvu qu'ils ne soient pas

» trop rudes, ils contribuent à donner au dis-

cours un air naturel. Aussi la conversation » des personnes qui ont vécu dans le grand » monde est-elle remplie d'hiatus volontaires, » qui sont tellement autorisés par l'usage que,

» si l'on parlait autrement, elle serait d'un pé-» dant. Parmi ces personnes, folâtrer et rire,

» aimer à jouer, se prononce folâtré et rire, » aimé à jouer. »

La valse. - Un chroniqueur de Paris donne aux danseurs cette petite leçon sur la manière de danser la valse:

« Beaucoup de messieurs dansent, dans un bal, sans avoir reçu aucune leçon d'un maître en l'art chorégraphique. C'est ainsi que j'ai vu un jeune homme, bien élevé du reste, prendre la main droite de sa danseuse dans sa main gauche et porter leurs deux mains réunies sur la hanche. C'est tout à fait contraire aux règles établies.

» Le cavalier se place à la gauche de sa dame, enlace sa taille avec l'avant-bras et soutient de sa main gauche la main droite de sa danseuse. Le bras gauche du cavalier doit être assez étendu pour imprimer instantanément au bras droit de la dame les différentes directions des valses.

» L'épaule droite du cavalier doit être constamment perpendiculaire à l'épaule droite de sa danseuse, et le corps de cette dernière ne doit, en aucune façon, se trouver en contact avec le buste de son danseur. »

#### Bontades.

C'était au bon vieux temps. Un instructeur de musique, donnant sa leçon aux élèves en caserne, leur dit:

 Mes amis, souvenez-vous que les dièzes vont toujours de quinte en quinte en montant et de quarte en quarte en descendant.

Le lendemain, à la répétition, il demande à l'élève qui se trouve en face de lui :

- Voyons, Bourdou, comment se placent les dièzes à la clé?

- De pinte en pinte en montant et de quartette en quartette en descendant, répond l'élève qui songcait plus au petit blane qu'aux théories musicales.

Glané dans le procès-verbal d'un huissier: « Saisi douze chemises de femme, dont une d'homme. »

- Allons, Gustave, voici le pot d'étain ; va-ten chercher de la bière pour le diner, disait un père à son fils.

- Mais, papa, où est l'argent?

- Imbécile! la difficulté n'est pas d'avoir de la bière avec de l'argent, mais d'obtenir de la bière sans argent.

L'enfant part sans répliquer ; il revient au bout de quelques instants et place sur la table le pot vide encore.

– Eh bien! lui dit le père, le pot est encore

- Qu'est-ce que cela fait ? reprit l'enfant ; la difficulté n'est pas de boire quand il y a de la bière, c'est de boire quand il n'y en a pas.

L. MONNET.

## Papeterie L. MONNET, Lausanne. 3, RUE PÉPINET, 3

MENUS ET CARTES DE TABLE Fournitures de bureaux.

Faire-part.

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête. - Factures. — Ĉirculaires.

Cartes d'adresse et de visite.

Lausanne. - Imprimerie Guilloud-Howard.